

pas que tu n'es pas empoisonnée?

Bérangère poussa un grand cri de joie et tomba évanouie.

Quand elle rouvrit les yeux, son mari, son amant — lui dit :

— Ne me connaissais-tu pas assez pour savoir que Monjoyeux ne se venge pas sur une femme : — il n'y avait pas de poison dans le verre, — il n'y avait pas de balles dans le revolver. . . . .

Monjoyeux pardonna avec magnanimité : Bérangère lui fut conquise à jamais. Pas un mot de cette histoire ne dépassa l'atelier.

## LIVRE II

### PORTRAITS

DE

### QUELQUES FEMMES A LA MODE

*La plus subtile folie se fait de la plus subtile sagesse.*

LA ROCHEFOUCAULD.

*Le livre découvre tous les secrets : Nox nocti judicat scientiam.*

VOLTAIRE.

*D'être belle, n'est-ce pas tout ! Que d'étages savamment superposés dans l'édifice de cette coiffure ! Vue de face, c'est le portrait de la majestueuse Andromaque ; vue de dos, elle semble rapetissée ; mais passons-lui ce stratagème ; c'est la taille d'un Pygmée quand elle ne se grandit point avec ses cothurnes. La voyez-vous se lever sur la pointe des pieds pour atteindre un baiser ! De son mari ? Elle pense bien à son mari. Elle vit avec lui comme avec un voisin.*

JUVÉNAL.

*Pas une femme, si elle a un collier d'or,  
n'a la pudeur de sa pauvreté; mais la plé-  
béienne qui parcourt à pied nos rues pavées  
de noir silex ne vaut pas mieux que la ma-  
trone portée en litière par ses longs esclaves  
Syriens.*

JUVÉNAL.

*Il y a les verroux et les gardiens; mais  
qui retiendra les verroux, et qui gardera  
les gardiens!*

JUVÉNAL.

*Une patricienne, sa couronne à la main,  
porte un défi aux plus savantes courti-  
sanes et remporte les parures de la volupté;  
mais elle est fière à son tour de s'avouer  
vaincue par une autre grande dame. C'est  
ainsi qu'elles gardent leur suprématie.*

JUVÉNAL.

*Plus redoutable que la guerre, le luxe  
nous submerge.*

JUVÉNAL.

*C'est à l'or que nous devons l'introduc-  
tion de mœurs étrangères. La pauvreté  
conservait la chasteté des femmes romai-  
nes. Beaucoup de travail, peu de sommeil:  
elles filaient les laines grossières d'Étru-  
rie; mais depuis que les étrangers ont en-  
vahé les sept collines, elles vivent en étran-  
gères dans Rome.*

JUVÉNAL.

*Ne souille point le ruisseau qui l'a dé-  
saltéré. Ne médis point de la femme qui l'a  
laissé prendre un baiser.*

PYTHAGORE.

*L'amour c'est l'argent des autres.*

\*\*\*



### Portraits de quelques femmes

#### I



IOLETTE ne désespérait pas de voir arriver un matin le duc de Paris. Quoi qu'ait pu lui dire Monjoyeux, quoiqu'elle eût fini par douter de la bonne foi de Sophie Rossler, elle ne perdait pas toute idée de retrouver son cousin. Elle n'osait en parler, parce que tout le monde se moquait d'elle comme avait fait Monjoyeux. Béragère elle-même lui disait que tout ce qu'elle avait vu et

tout ce qu'elle avait entendu, elle n'y croyait pas.

— Voyez-vous, ma chère Violette, nous avons subi toutes les deux je ne sais quel maléfice. Nous n'avons peut-être pas bien regardé dans le cercueil, et la charcutière de Coblenz, beaucoup moins bête qu'elle n'en a l'air, se sera amusée à nous donner des illusions pour que nous lui donnions de l'argent.

Violette songeait à retourner au château de Parisis, comme si elle dût y trouver la vérité, quand M. Rossignol, accompagné d'un notaire et d'un avocat, vint lui dire au Grand Hôtel qu'il avait fait signer une transaction par tous les héritiers et qu'elle pouvait entrer en possession de ce qui restait de la fortune des Parisis et des La Chastaigneraye. On avait fait, sur les conseils de Violette, une belle part à tout le monde, mais son lot se composait des choses qu'elle désirait : le château de Parisis et l'hôtel de Parisis avec un revenu de soixante-quinze mille francs.

Violette demanda à M. Rossignol s'il y avait de nouvelles nouvelles à Parisis et à La Roche-l'Épine. Aucune nouvelle à Parisis. A

La Roche-l'Épine, la grande femme légendaire qui était allée voir la jeune châtelaine mystérieuse, ne s'y était pas attardée longtemps. Au bout de trois ou quatre jours, elle avait repris le chemin de fer sans dire où elle allait, mais on savait que c'était pour revenir à Paris.

Violette exprima son mécontentement à M. Rossignol de son insouciance sur les choses les plus sérieuses. Elle ne s'expliquait pas comment il n'avait pu découvrir l'origine de cette étrange locataire, pourquoi elle était là, comment elle avait connu le duc de Parisis : mille autres questions qu'elle le condamnait à résoudre.

Elle lui dit qu'elle irait bientôt à Parisis.

M. Rossignol lui avait apporté un merle comme souvenir du pays et comme offrande sympathique. Chaque fois qu'elle était allée à Parisis, elle avait parlé du chant des merles, ce premier cri de gaieté que jette la nature.

Le merle ramena Violette aux idées rustiques; elle pensa qu'il était meilleur de vivre avec les bêtes qu'avec les gens; il lui sembla qu'elle devait retrouver la paix du cœur dans le cher et douloureux pays où elle avait vécu

dans l'amitié de Geneviève de La Chastaigneraye et dans l'amour d'Octave de Parisis. Elle pensa à réhabiter le château de Pernand, peut-être même le château de Parisis. Oserait-elle? Ne croirait-elle pas sans cesse voir apparaître la figure sanglante de son cousin et de sa cousine?

— C'est la tombe, dit-elle; mais qu'importe! mon royaume n'est plus de ce monde.

En attendant — ainsi va l'esprit humain — il ne fallut plus la prier beaucoup pour qu'elle se décidât à prendre possession de l'hôtel de Parisis, dans l'avenue de l'Impératrice. C'était d'ailleurs une première station vers la vie rustique, car l'hôtel était bâti dans les arbres et possédait une petite basse-cour où l'on élevait des faisans dorés, des colombes, des poules russes et chinoises sans parler d'une volière d'oiseaux rarissimes.

Violette se garda bien de toucher au cabinet d'Octave; « ce cabinet de travail, » comme on disait, où il fumait, où l'on faisait des armes, où il donnait des ordres de Bourse, où il pachalisait avec les femmes.

Mais elle prit bravement sa chambre à cou-

cher, y respirant encore avec joie et avec amertume les amoureux parfums du beau temps.

Monjoyeux et sa femme y passèrent avec elle la première nuit.

Elle promettait déjà à la chanoinesse et à madame de Montmartel d'y pendre la crémaillère. On attendait pour cela le retour d'Antonia, qui allait enfin être libre en vertu d'un jugement.

Le prince de Rio, le marquis de Villeroy, le vicomte de Miravault, tous les anciens familiers de l'hôtel Parisis, — il ne manquait guère que le prince Bleu, — vinrent à Violette et l'encouragèrent dans la bonne idée de vivre là désormais.

Pendant quelques jours ce fut une procession.

Tout le monde lui conseillait de se faire un salon. Elle ne voulait recevoir que ses rares amis. On lui fit remarquer que ses amis s'ennuieraient chez elle et n'y viendraient pas longtemps.

— Vous savez bien que je ne puis pas recevoir de femmes, dit-elle au prince Rio.

— Pourquoi? lui demanda-t-il.

— Parce que les femmes du monde ne viendront pas chez moi et que les femmes du demi-monde y viendront trop. Elles me prendront mes amis et elles feront trop de bruit autour de moi.

— Mais vous aurez des femmes du monde, dit le prince Rio. Vous êtes riche, vos festins seront exquis, vous paierez chez Worth quelques factures à ces dames, s'il le faut même vous irez avec elles chez Moïana. Rien n'est impossible à Paris aujourd'hui. Vous êtes de bonne maison, tentez l'aventure.

— Je vous dis que c'est impossible, il faut que tout le monde porte la peine de son péché, je suis condamnée à la solitude ou à la mauvaise compagnie.

Le prince Rio insista en disant à Violette que la mauvaise compagnie c'était le monde, que la bonne n'existait plus que dans l'île Saint-Louis.

Violette parla du faubourg Saint-Germain comme on parle de son pays natal, mais le prince Rio lui fit remarquer que le faubourg Saint-Germain n'existait plus.

— C'est une vieille légende ! Trois ou

quatre salons dépenaillés, trois ou quatre châteaux de Rawenswood, des Pénélopes qui tricotent des robes à l'Ennui, des linceuls au Souvenir. Le boulevard Saint-Germain a achevé le faubourg Saint-Germain, les derniers oiseaux chanteurs se sont envolés pour ne plus revenir.

Le prince Rio offrit à Violette de lui constituer un salon avec deux marquises italiennes, deux havanaises, deux quakeresses, deux comtesses françaises perdues et retrouvées, deux filles à marier, enfin tout le personnel des salons à la mode.

Les autres amis de Violette parlèrent comme le prince Rio.

— Eh bien ! faites chez moi comme il vous plaira. Je ne demande qu'une chose, c'est que ma maison vous appelle et vous retienne.

Violette sembla réfléchir.

— Dites-moi, mon cher prince, puisque vous êtes le maître des cérémonies, je ne fais qu'une réserve.

— Laquelle ?

— C'est que toutes les femmes soient jolies.

— Jolies, j'en réponds ; bien mieux, je mettrai

presque le doigt au feu pour leur vertu, quoique toutes les femmes que je vous présenterai soient du meilleur monde.

Mais ce fut bien plutôt la comtesse de Montmartel qui composa le salon de Violette. Mesaline blonde, ce démon de l'esprit qui refusait — par paresse ou par dédain — de tremper ses lèvres dans la coupe des voluptés terrestres, continuait à se moquer de toutes les phrases indignées des journaux parlementaires qui s'imaginent qu'on peut voter la morale publique au corps Législatif. Elle était plus fière de rester pure sous les calomnies de l'opinion, que sa sœur, la marquise de Néers, n'était fière de garder une renommée sans tache avec le sentiment de ses défaillances.

En moins de quinze jours, le salon de Violette fut peuplé de femmes qu'on voit un peu partout, les romanesques, les charmeuses, les affolées, celles qui se croient trop belles pour s'enfermer dans le demi-jour conjugal. Si elles ne quittent pas leurs maris, c'est que le mari est un pavillon ou un paratonnerre.

Naturellement madame de Montmartel, qui ne doutait de rien et qui se moquait de tout,

lui amena l'escadron des femmes à la mode.

On parla dans toutes les régions mondaines des réceptions princières de mademoiselle de Parisis. Les uns disaient : C'est la petite Violette. Les autres la défendaient haut et ferme. Nul après tout ne pouvait se dire son amant ; sans doute elle avait été la maîtresse de son cousin, mais cela s'est vu souvent dans les meilleures maisons sans qu'on ait pour cela mis la femme hors la loi. Et puis c'était déjà loin, on pardonne beaucoup et on oublie vite à Paris. La calomnie est si injuste qu'on fait la part du feu.

Violette était plus surprise que personne du flux de belles femmes qui monta jusque chez elle. Elle leur savait gré de venir s'amuser chez une pécheresse, elle multipliait les séductions. Ses dîners étaient exquis, ses causeries charmantes, ses caresses irrésistibles. Tout le monde la portait dans son cœur.

Il y a des femmes honnêtes qui croient toujours du mal des femmes. Quoique Violette ne fût pas irréprochable, elle pensait du bien de toutes les femmes. C'est que le péché chez elle était un accident, c'est que rien n'avait

altéré son noble cœur, c'est qu'elle aimait la vertu comme un paradis d'où elle était chassée, mais dont il lui semblait que la porte se rouvrirait pour elle.

Elle croyait donc que toutes les femmes qui montaient son escalier étaient dignes de monter au ciel sans confession. Il fallut qu'un soir qu'on était en petit comité ses amis s'amusaient à dénouer des masques pour lui faire voir la vérité. « Je voudrais toujours vous laisser vos illusions, lui dit le prince Rio, mais c'est irritant de voir que vous jugez toutes les femmes meilleures que vous. »

Et le prince Rio, et Monjoyeux, et Harken, et Villeroy, et d'Ayguésvives, et Miravault voulurent conter chacun l'histoire d'une des femmes qui venaient chez Violette, chez madame de Montmartel ou chez madame de La Chanterie.

Le romancier donnera ici-même ces histoires telles qu'elles ont été contées, sans y rien mettre et sans y rien omettre. Les romans qui se font tout seuls ne sont-ils pas plus saisissants que tous les jeux de l'imagination ? Quel feuilleton vaut la *Gazette des Tribunaux* ?

## II

*Du danger d'avoir une maîtresse qui  
ressemble à sa femme*

Le comte d'Azy-les-Bois, qui laissait ses bois en Touraine et qui se faisait appeler à Paris le comte d'Azy tout court, avait une femme et une maîtresse, comme il avait un château près d'Amboise et un hôtel à Paris.

L'amour lui aussi aime à changer de domicile, il aime mieux payer deux fois des contributions, courir les dangers des aventures et amonceler l'orage autour de lui, que de se confiner dans le *far niente* d'une seule passion. A Paris le comte aimait sa maîtresse, en Touraine il aimait sa femme.